

---

## Note sur les fondements des postcolonial studies

**Béatrice Collignon**

---



### Édition électronique

URL : <http://echogeo.revues.org/2089>

DOI : 10.4000/echogeo.2089

ISSN : 1963-1197

### Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique  
(CNRS UMR 8586)

### Référence électronique

Béatrice Collignon, « Note sur les fondements des *postcolonial studies* », *EchoGéo* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 06 mars 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://echogeo.revues.org/2089> ; DOI : 10.4000/echogeo.2089

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

---

# Note sur les fondements des postcolonial studies

Béatrice Collignon

---

- 1 Depuis quelques années, trois ou quatre tout au plus, le terme "postcolonial" apparaît dans les publications des sciences sociales françaises ainsi que dans les programmes de colloques, journées d'études et autres séminaires. Débattu ici, utilisé pour qualifier un travail là - notamment en histoire mais aussi en géographie depuis environ un an - son adoption ne va pas sans poser problème<sup>1</sup>.
- 2 En effet, il s'agit d'une traduction directe de l'anglais *postcolonial* et son emploi affiche donc de fait une référence aux *postcolonial studies* développées depuis près de vingt ans d'abord aux États-Unis puis dans l'ensemble de la sphère culturelle anglo-saxonne (Îles Britanniques, Amérique du Nord, Australie et Nouvelle-Zélande), et en Inde. Or, si le mot est le même, il n'a pas en France la même signification (voir notamment Mangeon, 2006), sauf lorsqu'il fait l'objet de débats théoriques. Ces derniers sont marqués par la nette réticence de la majorité des chercheurs français face à ce nouveau courant.
- 3 Pour un état des lieux de ce que sont aujourd'hui les *postcolonial studies* on pourra se reporter à la récente anthologie établie par Neil Lazarus (2004) et à l'ouvrage à paraître dirigé par Marie-Claude Smouts (2007). En 2006, la revue *Labyrinthe* a consacré son numéro 24 à l'analyse comparative des usages du concept de postcolonial ici, en France, et là-bas, dans le monde "anglo"<sup>2</sup> où il est né. En contribution à la clarification du débat je présenterai pour ma part quelques uns des éléments les plus significatifs qui fondent ce courant critique. Afin d'éviter les confusions j'emploie le terme sous sa forme anglaise *postcolonial*, les italiques permettant de marquer visuellement la langue de référence, et ne traduis pas, pour les mêmes raisons, *postcolonial studies*, *cultural studies*, *subaltern studies*. *postcolonial studies*
- 4 Les *postcolonial studies* ont été élaborées conjointement dans deux grands champs disciplinaires : la critique littéraire et l'anthropologie, et principalement par des intellectuels fortement marqués culturellement et politiquement par l'héritage de l'Empire colonial britannique, notamment dans le sous-continent indien.

- 5 L'ancrage dans la critique littéraire explique l'importance de l'œuvre de Salman Rushdie dans l'élaboration même des *postcolonial studies*, mais aussi de Frantz Fanon ou des travaux de critiques tels que Walter Benjamin. Pour les quelques chercheurs français qui s'inscrivent résolument dans la perspective des *postcolonial studies* s'y ajoutent d'autres auteurs : Aimé Césaire, Albert Memmi, Patrick Chamoiseau en particulier. Si l'analyse de l'orientalisme (Said, 1978) est la référence fondatrice incontestée de ce courant, sa théorisation la plus achevée est le fait d'Homi K. Bhabha (1994), né à Bombay en 1949 et actuellement professeur au Département d'anglais de Harvard. Cette note s'intéresse particulièrement à ses propositions.
- 6 Du côté de l'anthropologie, Arjun Appadurai, également né à Bombay en 1949 et Professeur au Département de sciences sociales de la New School University (à New-York), est l'un des acteurs majeurs de ce mouvement critique. Les *cultural studies*, marquées notamment par les figures de Stuart Hall, né à Kingston (Jamaïque) en 1932 et Paul Gilroy, né dans l'East End de Londres en 1956 d'un couple mixte anglo-guyanais, s'inscrivent dans la mouvance des *postcolonial studies*. Elles contribuent activement à leur implantation dans les campus universitaires mais aussi à leur diffusion en dehors du monde académique, dans les milieux artistiques particulièrement.
- 7 L'intérêt récent, en France, pour ce mouvement multiforme est accompagné et stimulé par une vague de traductions des ouvrages clés des auteurs cités ci-dessus (voir références en fin de note).
- 8 Si l'emploi du terme "postcolonial" en France est souvent si décalé par rapport à son usage dans le monde "anglo", c'est qu'il y a un profond malentendu sur le sens même du mot. Tout comme dans l'expression "postmodernisme", courant critique auquel se rattachent les *postcolonial studies*, le préfixe "post" ne fait pas ici référence à un après, comme on a tendance à le comprendre en France<sup>3</sup>, mais à un au-delà, dans une perspective de rupture radicale avec la lecture linéaire, chronologique et séquentielle de l'histoire. L'historicisme comme schéma évolutionniste sous-tendu par l'idée de progrès est remis en cause. Le but recherché est la création d'un autre rapport au passé, au présent et au futur par l'instauration d'un regard critique fondé davantage sur la distance spatiale que sur la distance temporelle. D'où le sens "d'au-delà" plutôt que "d'après" du préfixe "post".
- 9 Le projet est un projet de connaissance. Il faut pratiquer un constant aller/retour entre le présent, l'ici-maintenant, et l'au-delà afin de révéler de quoi est vraiment constitué notre présent : de discontinuités, d'inégalités, de minorités et d'identités multiples, fragmentées et hybrides.
- 10 A travers cette révélation, c'est aussi un projet politique qui se dessine : il s'agit de sortir d'un rapport de pouvoir fondé sur la domination du monde "Occidental" (Europe, Amérique du Nord, Australie et Nouvelle Zélande) sur le reste du monde. Le titre *Provincializing Europe* (Chakrabarty, 2000) est un bon résumé du programme *postcolonial*. Et s'il claque à nos oreilles comme une provocation, voire comme une menace, c'est que nous ne sommes pas prêts à renoncer à notre position dominante.
- 11 C'est ce projet politique, et ses implications sur le choix des objets de recherche, qui fonde les *postcolonial studies* en un champ distinct à l'intérieur du courant postmoderniste. Dans une perspective strictement *postcolonial* **le projet n'est pas celui d'une inversion**, la menace n'est donc pas celle que l'on croit, mais d'un changement radical des formes de relations entre toutes les parties du monde, elles-mêmes éventuellement à redéfinir.

- 12 Pour y parvenir il convient de sortir du paradigme colonial. On peut parler de paradigme car il s'agit bien d'une forme globale de pensée, qui dépasse largement l'ordre politique lié à la période historique du colonialisme. Son fondement est cet ordonnancement du monde construit en Europe sur une opposition binaire entre "eux", les Autres, et "nous", les Européens. L'opposition est matérialisée par une partition géographique qui organise le monde en continents, dominés intellectuellement, économiquement et culturellement par l'Europe, continent à part. L'altérité est déclinée suivant deux modèles, la barbarie et la sauvagerie, et trois "races" identifiées par trois couleurs : noire, jaune et rouge. Ces "tâches" qui colorent le planisphère contribuent à la déshumanisation de l'Autre.
- 13 Ce rapport à l'altérité élaboré à partir de la Renaissance n'est bien sûr pas sans rappeler celui des Grecs Anciens, qui opposaient le monde civilisé des Grecs à celui barbare de tous les autres. Cependant, la différence tient aux conséquences pratiques de l'opposition instaurée. Celle-ci est associée à une hiérarchie qui, plaçant les Européens au-dessus de tous les autres peuples, autorise les premiers à disposer selon leurs besoins du reste du monde : de ses étendues et de ses habitants. Le courant *postcolonial*, à commencer par Edward Said en 1978, a montré que ces besoins n'étaient pas seulement économiques et politiques. Ils étaient (sont encore) aussi, et plus profondément, culturels, philosophiques et psychanalytiques (d'où l'importance des travaux de Michel Foucault et de Jacques Lacan pour les *postcolonial studies*).
- 14 C'est ce cadre de pensée qui a permis l'élaboration du projet colonial politique, et sa mise en pratique par la mise en place des empires coloniaux. Le rôle des géographes dans cette mise en pratique qui a été d'abord une mise en espace, a été analysé de façon détaillée au début des années 1990 (Godlewska et Smith, 1993) alors que, dans le monde "anglo", la théorie *postcolonial* s'imposait comme un courant majeur dans l'ensemble de sciences sociales marquées par le "tournant culturel" (ou *cultural turn*).
- 15 Dans cette construction du monde l'Europe – et par la suite ses prolongements, Amérique du Nord, Australie, Nouvelle Zélande – est toujours au centre, organisant en fonction de ses intérêts le reste du monde en autant de périphéries. Le binôme centre/périphérie comme clé de lecture du monde, et donc d'action sur ce monde, apparaît ainsi comme un outil conceptuel majeur du paradigme colonial. Sortir de ce dernier implique de renoncer aussi à ce cadre interprétatif.
- 16 Changer de paradigme pour écrire un autre récit du monde, une autre géographie au sens très étendu du terme, est un véritable projet politique qui engage la responsabilité des intellectuels contemporains, et notamment de ceux qui sont originaires des empires coloniaux et qui ont largement fondé les *postcolonial studies*.
- 17 Du point de vue de son élaboration, le postcolonialisme est d'abord un regard : celui d'une génération d'intellectuels indiens nés avec l'indépendance et qui ont fait personnellement l'expérience d'être "à côté du monde", c'est à dire de vivre suivant des valeurs et une logique qui ne sont pas celles du système dominant, tout en ayant une connaissance approfondie des valeurs et logiques de ce système dominant, qu'ils sont parfaitement capables de mobiliser<sup>4</sup>. Grandis entre une culture domestique indienne et une éducation formelle britannique, c'est en partant de leur vécu et de leur réflexion sur leur propre identité qu'ils ont forgé le concept d'identité hybride et volatile et travaillé à la réfutation du paradigme colonial en tant que "grand récit".
- 18 Les fondateurs de la théorie *postcolonial* veulent proposer une autre façon de penser le monde, à partir d'un questionnement sur la définition de l'identité. Traditionnellement

celle-ci se construit dans le rapport à l'altérité, dans une relation où la définition des Autres, "eux", est assujettie à celle du Même, "nous". Il convient de briser cette relation de dépendance, qui enferme systématiquement l'Autre dans une identité - souvent associée à un territoire - imposée. Dans cette construction les concepts-clés ne sont plus l'opposition binaire centre/périphéries, nous/eux, mais le mouvement - donc la fragmentation et l'idée de moments -, la multiplicité et l'hybridité. Les limites deviennent floues, les frontières poreuses.

- 19 Les catégories simples qui assignent à chacun une seule identité nationale, sociale, culturelle, de genre, etc. sont battues en brèche car elles ne sont pas opératoires : elles offrent des solutions à la confrontation à l'altérité, mais pas à la définition de l'identité. Il faut au contraire ouvrir les yeux autrement, voir le monde à travers le prisme du mouvement dans toutes ses dimensions, et comprendre alors que les identités sont multiples et constamment redéfinies dans la pratique, par les individus comme par les groupes (eux-mêmes volatiles).
- 20 Contrairement à ce que l'on croit souvent, les *postcolonial studies* ne cherchent donc pas à faire reconnaître des identités "déjà là" qui auraient été niées précédemment, dans une optique de réparation d'une injustice. Elles invitent les chercheurs à s'intéresser à tout autre chose : à la façon dont les identités individuelles multiples et les groupes "communautaires" se font et se défont au gré des logiques du moment, dans un monde instable, parce que les identités sont fondamentalement hybrides, donc toujours en mouvement.
- 21 Il s'agit ainsi de s'intéresser à ce qu'Homi Bhabha (2007 : 30) appelle "les<sup>5</sup> positions du sujet", plutôt qu'à l'identité qui renvoie à l'idée de singularité, et plus spécifiquement aux moments où ces positions changent, où l'identité se déplace : de l'Indien avide des récits des conteurs des rues de Mumbai à l'intellectuel "Anglo" dévorant les livres de la bibliothèque du collège Christ Church à Oxford, pour prendre un exemple simple. Plutôt que de s'inquiéter jusqu'à l'obsession de définir les identités, il faut rendre compte de leur labilité. On se garde ainsi de tout essentialisme.
- 22 Parce que le mouvement est un concept clé de l'analyse *postcolonial*, celle-ci se concentre sur les interstices, ces entre-deux où se passent vraiment les choses, ces "terrains d'élaboration des stratégies du soi" (Bhabha, 2007 : 30). Ces espaces où s'élaborent les positions du sujet émergent dans les moments où changent les modalités d'assemblage des binômes sur lesquels l'individu et les groupes se définissent : altérité/identité, passé/présent, intérieur/extérieur, inclusion/exclusion, masculin/féminin, notamment. Ils sont lieux de création car ils excèdent la somme des parties (des différences) qui les composent.
- 23 Par définition, les espaces interstitiels sont temporaires, puisque produits par des processus inscrits dans des contextes spécifiques, ce qui conduit la théorie *postcolonial* à s'intéresser particulièrement à l'éphémère et à insister sur le moment, tout comme la création artistique contemporaine se concentre sur l'installation.
- 24 Et le projet de connaissance rejoint ici le projet politique. En effet, ce regard qui privilégie le mouvement permet de rendre visibles les minorités et de faire reconnaître les différences, mais sans les enfermer dans une identité et/ou dans un lieu. Le paradigme colonial et le rapport de domination qu'il établit s'accommode bien de la diversité en lui réservant une place dans les périphéries du monde ; les *postcolonial studies* veulent

modeler un monde sans centre ni périphéries, où le principe d'égalité se fonde sur le droit à des différences toujours remodelées.

#### *Postcolonial Geography*

- 25 Le courant *postcolonial* a eu une influence rapide et très forte sur les géographes "anglos", dans la foulée du tournant culturel et de l'intégration de la critique postmoderniste. Les enjeux pour notre discipline sont en effet considérables, dans la mesure où les géographes contribuent largement au façonnement du monde à travers la construction de discours et d'images (notamment cartographiques) raisonnés. On trouvera dans Hancock (2001) une présentation encore à jour de cette *postcolonial geography*, dans Chivallon (2007) un plaidoyer en sa faveur n'excluant pas pour autant sa critique, et dans Ripoll (2006) un témoignage de l'intérêt récent de jeunes géographes français pour ce courant.
- 26 En ce qui concerne la géographie française, le courant *postcolonial* interpelle en particulier une géographie culturelle qui, sous l'influence notamment de Joël Bonnemaïson, s'est beaucoup intéressée aux identités et aux territoires, au risque des assignations abusives justement dénoncées par les travaux issus des *postcolonial studies*. Pour l'heure, ce sont des géographes issus d'autres branches de la géographie culturelle et/ou sociale qui ont adopté une perspective *postcolonial studies*, notamment Jean-François Staszak dans ses travaux sur Gauguin, et plus récemment sur les danses exotiques (2007) ; Claire Hancock dans ses analyses serrées des discours géographiques français, en particulier l'impensé de l'exotisme (2007) ; Christine Chivallon dans ses études de la Caraïbe et de la diaspora noire des Amériques (2004, par exemple).
- 27 Jusqu'à présent, les recherches des géographes anglos se sont surtout concentrées sur l'étude critique des modalités de construction du discours colonial comme ordonnancement du monde, ainsi que sur la reconnaissance des discours alternatifs produits par les "autres". Pour intéressants qu'ils soient, ces travaux ne sont pas vraiment en rupture avec le paradigme colonial, dans la mesure où ils se fondent sur une opposition entre "nous" et "eux" qu'ils contribuent à perpétuer voir à ancrer encore davantage, si cela était possible, dans notre lecture du monde.
- 28 Ce reproche, souvent formulé (voir notamment Chivallon 2007), ne touche pas que la géographie. En réponse, certains avancent que cette déconstruction et cette reconnaissance constituent une première étape absolument nécessaire avant une rupture définitive avec le regard colonial. D'autres, en revanche, considèrent que le courant *postcolonial*, qui refuse l'inversion du rapport de force au profit d'un nouvel ordre encore bien mal défini, est un dangereux leurre conduisant au maintien du statut-quo. On ne doit donc en garder que la posture critique qu'il encourage, dans une optique plus révolutionnaire.

#### *Postcolonial et Subaltern studies*

- 29 Les *postcolonial studies* sont parfois confondues avec les *subaltern studies*, courant historiographique développé au début des années 1980 autour d'historiens indiens. D'inspiration marxiste, fortement influencé par la pensée d'Antonio Gramsci, il se donnait pour but d'écrire une autre histoire de l'Empire britannique des Indes orientales, attentive aux multiples mouvements de révolte et de résistance des classes populaires et paysannes passés sous silence par une histoire officielle attribuant tout le mérite de l'indépendance aux classes sociales supérieures éclairées (voir par exemple Guha 1998 et

Pouchepadass, 2000)). Les travaux ont été régulièrement publiés depuis 1982 dans la série *Subaltern Studies*, qui compte à ce jour 12 volumes.

- 30 Dès les premières années les *subaltern studies* ont été confrontées à la question de la légitimité du discours du chercheur sur son "objet" lorsqu'il s'agit de personnes. Dans un article fondateur Gayatri Spivak (1988), membre active du groupe, posait la question "le/la subalterne peut-il/elle parler ?" et donnait sa réponse : "s'il/elle pouvait parler, il/elle ne serait pas subalterne" car ce qui définit la condition subalterne c'est justement l'invisibilité, la négation et l'impossibilité de parler pour soi compte tenu des conditions objectives.
- 31 Au tournant des années 1990, sous l'influence du *cultural turn*, de la critique postmoderniste et de la théorie *postcolonial*, un débat interne a opposé les fidèles à l'analyse marxiste de la première décennie aux ralliés aux *postcolonial studies*. Minoritaires, les premiers ont quitté le groupe de travail. Le marxisme comme cadre théorique, et surtout les écrits de Gramsci sur la culture, reste cependant une référence importante. Deux anthologies donnent un bon aperçu des travaux menés au cours de ces deux périodes (Guha et Spivak, 1988 ; Ludden, 2001).

---

## BIBLIOGRAPHIE

Appadurai A., 2001 [1996]. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.

Assayag J. et Bénéï V. (dir.), 2000. *Intellectuels en diaspora et théories nomades – L'homme, revue française d'anthropologie*, 156. (<http://lhomme.revues.org/sommaire285.html> : sommaire et texte intégral de l'introduction).

Bhabha H. K., 2007 [1994]. *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris, Payot.

Chakrabarty D., 2000. *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton, Princeton University Press.

Chivallon Ch., 2004. *La diaspora noire des Amériques. Expériences et théories*. Paris, CNRS éditions.

Chivallon Ch., 2007. (sept., à paraître). "La quête pathétique des postcolonial studies ou la révolution manquée". In M.-C. Smouts (dir.), *La situation postcoloniale*. Paris, Presses de la FNSP.

Dubreuil L. (dir.), 2006. *Labyrinthe. Atelier Interdisciplinaire*, 24, dossier « Faut-il être postcolonial ? » (<http://www.revuelabyrinthe.org/sommaire1241.html> : sommaire et texte intégral de l'éditorial)

Gilroy P., 2003 [1992]. *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris, Kargo.

Godlewska A. et Smith N. (dir.), 1993. *Geography and Empire : critical studies in the history of geography*. Oxford, Oxford University Press.

Guha R., 1998. *Dominance without hegemony. History and Power in Colonial India*. Cambridge (E.-U.), Harvard University Press.

Guha R. et Spivak G. (eds.), 1988. *Selected subaltern studies*. Oxford, Oxford University Press.

Hall S., 2007. *Identités et cultures. Politiques des "cultural studies"*. Paris, éd. Amsterdam. Recueil de textes de l'auteur établi par M. Cervulle et traduits par C. Jacquet.

Hancock C., 2001. « La géographie postcoloniale. 'L'empire contre-attaque' ». In J.-F. Staszak *et al.* (eds), *Géographies anglo-saxonnes*. Paris, Belin, p. 95-98.

Hancock C., 2007. Délivrez nous de l'exotisme : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords). *Autrepart*, 41 : "On dirait le Sud", p. 69-82.

Lazarus N. (ed.), 2006 [2004]. *Penser le postcolonial, une introduction critique*. Paris, éd. Amsterdam.

Ludden D. (ed.), 2001. *Reading Subaltern Studies: Critical History, Contested Meaning, and the Globalisation of South Asia*. New Delhi, Permanent Black.

Mangeon A., 2006. Maîtrise et déformation : les Lumières diffractées. *Labyrinthe*. Atelier Interdisciplinaire, 24, dossier "Faut-il être postcolonial ?".

Pouchepadass J., 2000. Les subaltern studies ou la critique postcoloniale de la modernité", *Intellectuels en diaspora et théories nomades – L'homme*, revue française d'anthropologie, 156. (article intégral en ligne sur le site de l'Association Jeunes Etudes Indiennes : <http://www.ajei.org/downloads/divers/subaltern.pdf>)

Ripoll F., 2006. « Peut-on ne pas être postcolonial ?... surtout quand on est géographe. *EspaceTemps.net*, (<http://www.espacetemps.net>), Mensuelles, 23.12.2006.

Said E., 1980 [1978]. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Seuil.

Smouts M.-C. (dir.), 2007. *La situation postcoloniale*. Paris, Presses de la FNSP.

Spivak G., 1988, Can the Subaltern Speak? In Cary Nelson and Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*. Chicago, University of Illinois Press, p. 271-313.

Staszak J.-F. et al. (eds), 2001. *Géographies anglo-saxonnes*, Paris, Belin.

Staszak J.-F., 2007 (à paraître). Danse exotique, danse érotique, *Annales de géographie*, 654.

Var. Aut., *Hérodote* 2006. *La question postcoloniale*, 120. Voir notamment l'article introductif d'Yves Lacoste, "La question postcoloniale" : [http://www.herodote.org/article.php?id\\_article=206](http://www.herodote.org/article.php?id_article=206)

Var. Aut., 1982-2005, *Subaltern Studies series*, var. éditeurs. Liste complète : <http://www.lib.virginia.edu/area-studies/subaltern/ssseries.htm>

NB : les dates entre crochets correspondent à la 1<sup>re</sup> date de parution en langue originale pour les ouvrages traduits. Dans tous les cas ici, la langue originale est l'anglais.

## NOTES

1. Une première version des propos qui suivent a été présentée le 30 mars 2007 au cours du séminaire mensuel interne de l'équipe Ehgo. Cette note est redevable aux autres présentations faites le même jour (Isabelle Surun et Jean-Marc Besse) et au débat avec l'ensemble des membres de l'équipe présents ce jour-là.
2. Je reprends le terme par lequel les intéressés s'auto-désignent. À propos de leur rejet du terme "anglo-saxon" voir Staszak *et al.* (2001 : 8).
3. En géographie le meilleur exemple est sans aucun doute le numéro 120 d'*Hérodote* (Var. Aut., 2006).
4. Sur ce regard et la définition de l'identité des Autres, voir le dossier dirigé par Jackie Assayag et Véronique Bénéï pour la revue d'anthropologie *L'homme* (2000).



5. c'est moi qui souligne.

---

## RÉSUMÉS

Longtemps absent dans les sciences sociales françaises, le terme "postcolonial" apparaît de plus en plus fréquemment dans les publications et programmes de rencontres, sous l'impulsion des débats autour de l'héritage de la colonisation et des "indigènes de la République". Dans ce contexte, cette note présente les principaux traits qui fondent des *postcolonial studies* telles qu'elles se sont développées dans le monde anglo-saxon depuis une vingtaine d'années. Cette mise au point, à l'usage des géographes entre autres, vise à clarifier les échanges en montrant le décalage entre le post-colonial français et les *postcolonial studies*.

Long ignored by French social sciences, the term "postcolonial" has recently become popular in academic literature and meetings, in relation to the political debate about colonial legacy and 2nd and 3rd immigrants generations (the so-called "indigènes de la République"). Yet, although the term is the same ("postcolonial"), the meaning it is usually given in France by those who qualify their work as such is quite different from the one it has in the anglo world. In this context, this note aims at clarifying the situation for French geographers and others by presenting briefly some of the main aspects of postcolonial theory.

## INDEX

**Keywords :** postcolonial studies, Homi Bhabha, postcolonial theory, postcolonial geography, subaltern studies

**Mots-clés :** théorie postcoloniale, géographie postcoloniale

## AUTEUR

### BÉATRICE COLLIGNON

Béatrice Collignon [bc@parisgeo.cnrs.fr](mailto:bc@parisgeo.cnrs.fr) est membre de l'UMR Géographie-Cités, Equipe Ehgo (Epistémologie et histoire de la géographie). Elle est également Maître de Conférences, UFR de Géographie, U. Paris 1 – Panthéon-Sorbonne / Visiting Professor, U. de Bologne – Alma Mater Studiorum (Italie)

Dernières publications de l'auteur en liaison avec le thème de cette note

- 2004. It's a long way to the Other. Geographers and Geographic Knowledges", *GeoJournal*. "Confronting geographic complexity - contributions from some latin countries" (Paul Claval guest editor), 60, 4, p. 375-379.
- 2004. Que faire de la géographie postmoderniste ?, *L'espace géographique*, 1, p. 38-41. en collaboration avec J.-F. Staszak.